

DEUX NOIRS (1)

...Un noir âgé surgit par l'escalier. Ces messieurs sont servis.

« Est-ce que tu ne reconnais pas M. Chabaneix ? » siffle la voix de M. Fabrechon.

« Est-ce que tu ne me reconnais pas ? »

hurle celle de M. Chabaneix. Le vieux malin a bien reconnu mon commandant ; mais il attend, avec une humilité vaniteuse, que l'autre ait fait les avances. Son histoire me revient à l'esprit ; elle m'a été contée bien des fois, pendant nos veillées sur la *Pantoire*.

Ancien maître d'hôtel de Chabaneix le père, il a transporté, plus tard, sur les navires du fils, ses talents, sa mémoire, sa propreté, son blanchissage fin, son service impeccable et silencieux. Plus tard, encore, pendant un congé de son commandant, il s'est laissé débaucher par Cazeneuve frères et a embarqué sur leurs bateaux.

Il ne sait pas lire, mais il a des lorgnons à monture d'or ; dans les tramways, il ouvre le journal, quelquefois à l'envers. Il a épousé une fille de son pays ; étant chrétien, il s'en est tenu à ce mariage : il en a eu un fils unique auquel il a fait faire ses études au lycée de Bordeaux. Tout comme le Brian de la comédie de Bernard Shaw, le jeune homme était sur le point d'aborder je ne sais plus quelle reluisante carrière, quand la vie a montré qu'elle ne répugnait pas aux effets de mélodrames les plus bassement usés. Elle a déclanché une guerre universelle, elle en a profité pour fondre quelque part une balle d'acier, elle l'a introduite dans la culasse d'un fusil Mauser et elle s'en est servie pour interrompre cette tentative de greffe intellectuelle. Elle n'y voyait sans doute pas d'autre issue raisonnable.

Ce détail vous expliquera la pitié ardente avec laquelle je contemplais ce nègre triste et soumis. Toute l'expérience, toutes les pensées, toutes les ressources, toutes les rancunes, toutes les admirations de ce pauvre diable avaient lentement concouru à nourrir ce fils affranchi d'une double servitude, — fleur de revanche et d'orgueil. Plus charmante avait été l'illusion, plus la ruine de l'illusion avait dû être terrible. Plus immense l'effort pour soulever la malédiction originelle, plus lourde la chute.

Le vieux domestique s'était retrouvé plus domestique qu'auparavant, le vieil illettré plus ignorant, le vieux déraciné plus solitaire, le vieux malheureux plus malheureux, le vieux noir plus noir encore.

Je suppose qu'il a cessé de prendre goût au lorgnon d'or et au journal emphatiquement déployé dans les tramways.

M. Chabaneix continue à raconter, et j'entrevois, à travers ses récits, des coins de mœurs bien curieuses, peu explorées. Chacun de nos grands ports a sa population de noirs, anciens tirailleurs, ordonnances d'officiers, maîtres d'hôtel débarqués, soutiers en rupture de ban. Epaves grelottantes rejetées par la marée, ils forment là une espèce de juiverie aussi étroitement unie que l'autre. La bonté du nègre pour le nègre est sans limites, sa charité inépuisable. Tant qu'il se rencontrera un de ses semblables dans la ville, tout noir pourra compter sur le vivre et le couvert. Leurs mémoires recèlent ainsi des listes d'adresses mystérieuses. Des procédés inconnus, des mots de passe leur permettent de correspondre et de se joindre à travers le monde.

Telle est l'occupation, maintenant essentielle, du

(1) Fragment d'un récit de voyage inédit, dont *Clarté* a déjà publié un long extrait (15 juin, 1^{er} juillet 1922).



steward correct que j'ai devant moi. Anéanti l'espoir de libération, retombée la lourde dalle, le vieillard est retourné à l'instinct bienveillant de sa race. Le petit logement qu'il occupe à Bordeaux est le refuge naturel de tout frère dans l'embarras ; sa bourse et son conseil sont choses inépuisablement offertes à tous.

Tandis que je songe à cette destinée, des cris nous attirent dehors. M. Chabaneix a cédé à M. Fabrechon un des quatre moutons que nous avons embarqués à St-Nazaire comme réserve de viande fraîche. Notre *canote* est là, qui l'apporte. Mais le mouton n'est pas seul à débarquer ; je vois monter à bord un Monsieur en linge soigné, canotier de paille fine, complet de cheviote bleu marine, brodequins de cuir jaune éblouissants. Je dois y regarder à deux fois avant de reconnaître Farad Mendir, le soutier de la *Pantoire*, — Farad dont les muscles énormes, le courage sans défaillance et le sourire toujours paré ont fini par en imposer à M. Chabaneix lui-même.

Au reste, depuis quinze jours, notre chef-mécanicien me prend dans les coins pour me confier que, le diable y serait-il, il ne pourrait s'empêcher de reconnaître que Farad ne se borne pas à être un miracle de conscience, de bonne humeur et d'énergie ; il est aussi l'homme le plus intelligent de tout le personnel-machine, en y comprenant même (faut-il l'avouer ?) les officiers mécaniciens à brevet.

Certainement, il est celui de tous qui a conservé l'esprit le plus ouvert et le plus alerte. Il s'intéresse, questionne, goupille ; il a fini, (lui, le plus humble parmi les plus hum-